

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ BOTANIQUE
DE LYON

SIXIÈME ANNÉE. — 1877-1878

N° 2

COMPTE-RENDU DES SÉANCES



LYON
SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX
—
1879

NÉCROLOGIE

Paul EYMARD

Paul Eymard, né à Lyon le 10 août 1802, avait montré, dès sa jeunesse, un goût très-prononcé pour les études scientifiques et particulièrement pour la géologie et la botanique. Ses parents qui occupaient une place distinguée dans le commerce de la soirie le décidèrent à continuer les anciennes traditions de la famille.

Toujours désireux de s'instruire, Eymard fit de nombreux voyages en diverses contrées de l'Europe, puis, en dernier lieu, en Algérie. Séduit par la beauté de notre colonie africaine, il quitta le commerce et acheta, entre Coleah et Cherchel, un domaine d'une contenance de 1,000 hectares où, pendant plusieurs années, il se livra à l'agriculture et, de temps en temps, à l'étude de la botanique. Dans un charmant article, publié en 1877 dans la *Revue du Lyonnais*, il a raconté la vive émotion qu'il éprouva lorsqu'il découvrit en Kabylie l'*Iris filiformis* qu'il cherchait depuis longtemps.

Aux prises avec des difficultés sans nombre, Eymard renonça à continuer son exploitation agricole de Kandouri et revint à Lyon où il accepta la direction d'une Compagnie d'assurances. Souffrant depuis quelques années, il fut obligé de passer le dernier hiver sur le littoral des Alpes-Maritimes. L'admiration qu'avait excitée dans son âme d'artiste et de poète la vue de ce beau pays nous a valu deux charmantes Notices intitulées, l'une *Un Lyonnais à l'île de Lérins*, 1877; l'autre, l'*Esterel*, Lyon, 1877.

Dans cette dernière, l'auteur a entremêlé son récit de considérations géologiques et botaniques; car notre regretté confrère avait bien compris que c'est surtout à sa structure géologique et à sa Flore que l'Esterel doit cette physionomie originale qui en fait une des contrées les plus curieuses de la France.

Pendant les derniers mois de sa vie, Paul Eymard travaillait à la continuation de ses études sur l'Esterel, lorsque la mort est venue le surprendre, le 29 mai 1878, après une maladie de quelques jours.

Bien qu'Eymard fut plutôt un littérateur qu'un savant, cependant depuis quelques années il s'était pris de passion pour les découvertes scientifiques. Il suivait assidûment les séances de l'Association française pour l'avancement des sciences. Il appartenait d'ailleurs à la plupart des Sociétés savantes de Lyon et, quoiqu'il ne prît pas une part très-active à nos travaux, cependant il se plaisait à venir à nos réunions.

Eymard a écrit plusieurs Mémoires sur diverses questions se rattachant à l'industrie de la soie et à l'économie politique. Pour ce qui concerne l'appréciation de ces divers travaux et de leur mérite littéraire, lequel n'est pas de notre compétence, on lira avec intérêt la *Notice sur Paul Eymard*, publiée en 1879 dans la *Revue du Lyonnais*, par M. Aimé Vingtrinier.

D^r SAINT-LAGER.

Georges GENÈT

Le 8 décembre 1877, un des membres fondateurs de notre Société botanique, le D^r Georges Genêt, mourait à Alger, après de longues souffrances, à l'âge de 26 ans.

Genêt était une nature d'élite, douée d'un remarquable esprit d'observation qui lui réservait un brillant avenir dans les sciences naturelles, si la mort n'était venu le briser au moment où il allait produire ses premiers travaux.

L'année même de la fondation de notre Société, c'est-à-dire en 1872, Genêt se fait recevoir, au concours, interne des hôpitaux de Lyon, puis externe des hôpitaux de Paris ; c'est là que, dans le service du D^r Desnos, il découvre qu'il est atteint d'une affection grave, le plus souvent au-dessus des ressources de l'art : l'albuminurie.

Il revient quelque temps après à l'Hôtel-Dieu de Lyon remplir ses fonctions d'interne.... « Nous l'avons tous vu alors, dit notre ami le D^r Tédénat (1), étudier sa maladie avec un sang-froid stoïque.... Genêt reconnaissait toute la gravité de son mal. Il s'ingéniait à donner à ses nombreux amis un espoir qu'il n'avait pas lui-même. Sa verve originale, sa gaîté commu-

(1) *Lyon Médical*, 1877, n° 50, p. 582.

nicative parvenaient à nous faire illusion. Parfois aussi survenaient de sombres défaillances, mais défaillances passagères. Genêt reprenait la lutte avec énergie, oubliant ses souffrances pour soulager celles des malades confiés à ses soins.... Il passe ensuite ses examens de doctorat à Montpellier et nous rapporte une excellente thèse (*Contributions à l'étude de l'albuminurie latente*), relation de son long supplice.....

Le D^r Genêt, établi à Condrieu, au milieu des siens, oubliant pendant un an sa douloureuse maladie pour se dévouer à une nombreuse et pénible clientèle, mais il est débordé par des accidents formidables : rétinite, hydropisie, hypertrophie du cœur. Le 24 novembre 1877, cédant aux conseils de ses amis, il allait demander au climat de l'Algérie un adoucissement à ses souffrances. Le 8 décembre suivant, la mort venait mettre un terme à son long martyre..... »

Ce n'est pas seulement l'ami, le camarade d'études dont nous déplorons ici la perte, c'est encore le confrère zélé dont nous devons conserver et honorer le souvenir.

Georges Genêt fut, en effet, du nombre de ces jeunes étudiants qui, dans le commencement de l'année 1872, se réunirent autour de quelques naturalistes de notre ville, pour fonder la *Société botanique de Lyon*. Et non-seulement Genêt contribua de la sorte à l'organisation de la jeune Société, mais il prit une part active à ses travaux, ainsi qu'en témoignent maintes pages de nos *Annales*.

Le 5 mai 1872, Genêt fait, à Couzon, en compagnie de plusieurs étudiants, une excursion botanique dont il rend compte à la séance du 16 mai suivant. (Voy. *Ann.*, t. I, p. 85.) Le 9 juin, il part pour le Mont-Pilat, avec deux autres de nos confrères, Siméan et Gidon. (Voy. *Ann.*, t. I, p. 88.) — Siméan ! une autre victime du *feu sacré*, mort, lui aussi, des suites d'une maladie contractée dans une excursion à la Grande-Chartreuse ! (Voy. *Ann.*, t. II, p. 154.) Il est fort probable, en effet, que Genêt prit dans ce voyage au Pilat, pendant lequel il resta exposé à la pluie durant une journée entière, le germe de l'affection qui devait l'emporter cinq années plus tard.

La préparation de ses concours pour l'externat et l'internat, son séjour à Paris, l'éloignent pendant une année environ de ses études favorites. Mais dès son retour à Lyon (1874), on le voit revenir à nous et suivre assidûment nos séances.

Au printemps 1875, mettant à profit son séjour comme interne à l'hospice de Longchêne près Oullins, Genêt entreprend d'étudier à fond les végétaux qui croissent dans les environs de sa nouvelle résidence ; et il ne se borne pas à une détermination rapide, à un examen superficiel : il analyse avec soin, notant les moindres différences qui, d'ordinaire, passent inaperçues pour le collectionneur ; aussi, sa sagacité se révèle-t-elle par plusieurs observations originales, par la découverte, entre autres, des variations que les fleurs des Primevères présentent dans les longueurs respectives de leurs étamines et de leur style. Genêt s'empressa de nous faire part de ses remarques, et on peut voir dans nos *Annales*, (t. III, p. 65), la trace de cette communication, qui nous donna l'occasion d'entretenir, pour la première fois, nos confrères de ces faits si curieux d'*hétérostylie* qui, à cette époque, étaient à peine connus en France.

Plus tard, Genêt, retiré à Condrieu, loin de délaisser ses chères études botaniques, trouvait le temps et la force, au milieu de ses souffrances et des soucis de la clientèle, d'étudier la Flore de son pays ; il voulait en établir la statistique complète, travail que la maladie lui a, à peine, laissé le temps de commencer.

Cette rapide esquisse de quelques années passées dans le travail et la lutte contre la douleur montre assez que la mort de Genêt est une perte aussi bien pour la science, pour notre Société, que pour ses amis ; pour ces derniers, c'est une perte cruelle que nul n'a ressentie plus que nous. Cette affection vive que nous lui avions vouée, nous en retrouvons l'écho dans les lignes émues que notre ami commun le Dr Tédénat écrivait au lendemain de sa mort, et par lesquelles on ne saurait mieux terminer cette notice :

« Qu'il nous soit permis, à nous qui l'avons assisté dans ses moments les plus douloureux, de dire qu'elle était son indomptable énergie, quelle reconnaissance il avait pour ses anciens maîtres, quel intérêt il prenait aux succès de ses collègues d'internat. C'est que chez Genêt le cœur était à la hauteur de l'intelligence. Sa perte sera vivement ressentie par tous ceux qui ont vécu dans son intimité. Oh ! cruelle mort, qui choisit ses victimes parmi les plus jeunes et les meilleurs ! »

Ant. MAGNIN.

Nouvelle Théorie élémentaire de la Botanique, par le D^r ECORCHARD, directeur du Jardin-des-Plantes de Nantes, in-8° de 462 p. — Paris, librairie agricole de la *Maison rustique*, rue Jacob.

Sous ce titre, l'auteur développe une théorie qui se trouve en germe dans les écrits de plusieurs botanistes, notamment de Dupetit-Thouars, Mirbel, de Candolle, Moquin-Tandon, Morren. Hippocrate lui-même avait déjà dit que le scion est comme un petit arbre.

M. Ecorchard commence par rappeler le fait bien connu de la reproduction des plantes par des portions de racine, de tige, de bourgeon, de feuilles. Il en conclut que l'individualité réside dans la cellule qui est le *phyton* par excellence, puis dans les bourgeons qui sont des groupes phytonaires. La plante n'est donc en réalité qu'une collection d'individus groupés dans un certain ordre; c'est une république dont les citoyens sont des *phytons*.

Un végétal n'est donc pas sans analogie avec les polypiers que tous les naturalistes s'accordent à considérer comme des agrégations de polyypes.

On est obligé de convenir que cette théorie est assez spécieuse. Cependant son admission conduirait à l'adoption du système imaginé par Dupetit-Thouars pour expliquer l'accroissement des végétaux. Or, ce système est actuellement rejeté par les botanistes et par M. Ecorchard lui-même.

Après l'exposé de sa doctrine, l'auteur décrit les éléments des plantes cryptogames et phanérogames, les tissus des racines, des tiges, des feuilles, des bourgeons, et s'applique surtout à expliquer l'accroissement des diverses parties des végétaux.

La troisième partie du livre de M. Ecorchard est entièrement consacrée à la classification. Après avoir fait un exposé des systèmes et méthodes de Tournefort, de Linné, de Jussieu, de Candolle et d'Ach. Richard, il présente le tableau de la classification nouvelle qu'il propose. Cette classification, principalement basée sur la présence ou l'absence, le nombre et la disposition des enveloppes florales, des organes staminaires et carpellaires, n'est pas sans ressemblance avec celle qu'avait

proposée Seringe. Ce qu'il y a de particulièrement original dans l'œuvre de M. le Dr Ecorchard c'est la création d'un langage technique composé de mots habilement construits et ayant tous un sens nettement déterminé. Seringe, lui aussi, avait inventé une terminologie particulière pour les besoins de sa classification ; mais il n'a pas réussi à la faire adopter.

Il est à craindre que pareille chose arrive à M. Ecorchard, tant il est difficile de changer les habitudes prises. Une autre cause pourrait aussi faire échouer la tentative du professeur de Nantes, c'est que sa classification a le grave défaut de scinder plusieurs des grandes familles naturelles et de les répartir en plusieurs sections souvent éloignées les unes des autres.

Quel que soit le sort réservé à la tentative de M. le docteur Ecorchard, il faut reconnaître que son livre est l'œuvre d'un travailleur consciencieux et d'un véritable savant.

L. DEBAT.